

JEAN QUI CROGNE

ET

JEAN QUI RIT

I

(SUITE)

JEAN. — Il n'a rien du tout, maman, que du chagrin de partir. Et pourtant il disait lui-même tout à l'heure que ça ne le chagrinait pas de quitter ma tante ! Alors, pourquoi qu'il pleure ?

HELENE. — Certainement ; pourquoi pleures-tu ? Et devant un lapin qui cuit et une galette qui change ? C'est-il raisonnable, Jeannot ? Voyons, plus de ça, et venez tous deux m'aider à préparer le souper ; et un fameux souper !

JEANNOT, soupirant. — Et le dernier que je ferai ici, ma tante !

HELENE. — Le dernier ! Laisse donc ! Vous reviendrez tous deux avec des galettes et des lapins plein vos poches ; et tu en mangeras chez moi avec mon petit Jean. Il est courageux, lui. Regarde sa bonne figure réjouie... Tiens ! tu as les yeux rouges, petit Jean. Qu'est-ce que tu as donc ? Une bête entrée dans l'œil ?

Jean regarda sa mère ; ses yeux étaient remplis de larmes ; il voulut sourire et parler, mais le sourire était une grimace, et la voix ne pouvait sortir du gosier. La mère se pencha vers lui, l'embrassa, se détourna et sortit pour aller chercher du bois, dit-elle. Quand elle rentra, sa bouche souriait, mais ses yeux avaient pleuré ; ils s'arrêtèrent un instant seulement, avec douleur et inquiétude, sur le visage de son enfant.

Le petit Jean l'examinait aussi avec tristesse ; leur regard se rencontra ; tous deux comprirent la peine qu'ils ressentaient, l'effort qu'ils faisaient pour la dissimuler, et la nécessité de se donner mutuellement du courage.

“Le bon Dieu est bon, maman ; il nous protégera !” dit Jean avec émotion. Et quel bonheur que vous m'ayez appris à écrire ! Je vous écrirai toutes les fois que j'aurai de quoi affranchir une lettre !

HELENE. — Et moi, mon petit Jean, M. le curé m'a promis un timbre-poste tous les mois... En attendant, voici notre lapin cuit à point, qui ne demande qu'à être mangé.”

Les enfants ne se le firent pas répéter ; ils s'assirent sur des escabeaux ; chacun prit un débris de plat ou de terrine, ouvrit son couteau

et attendit, en passant sa langue sur ses lèvres, qu'Hélène eût coupé le lapin et eût donné à chacun sa part.

Pendant un quart d'heure on n'entendit d'autre bruit dans la salle du festin que celui des mâchoires qui broyaient leur nourriture, des couteaux qui glissaient sur les débris d'assiette, du cidre qui passaient du broc dans le verre unique servant à tour de rôle à la mère et aux enfants.

Après le lapin vint la galette ; mais les appétits devenaient plus modérés ; la conversation recommença, lente d'abord, puis animée ensuite.

“Famenx lapin, dit Jean, avalant la dernière bouchée.

— Quel dommage qu'il n'en reste plus, dit Jeannot en soupirant.

— Et avec quel plaisir vous mangerez demain ce qui en reste ! dit Hélène en souriant.

JEAN. Ce qui en reste ? Comment, mère, il en reste ?

HELENE. Je crois qu'il en reste et un bon morceau ; les deux cuisses, une pour chacun de vous.

JEAN. Mais... comment se fait-il ?... Vous n'en avez donc pas mangé, maman ?

HELENE. Si fait, si fait, mon ami ! Pas si bête que de ne pas goûter un pareil morceau.”

Elle disait vrai, elle en avait réellement goûté, car elle s'était servi la tête et les pattes. Jean voulut encore lui faire expliquer quelle était la portion du lapin quelle avait mangée, mais elle l'interrompit.

“Assez mangé et assez parlé mangeaille, mes enfants ; à présent, rangeons tout et préparons le coucher ; ce ne sera pas long. Jeannot couchera avec toi dans ton lit, mon petit Jean. Avant de commencer notre nuit, enfants, allons faire une petite prière dans notre chère église ; nous demanderons au bon Dieu et à notre bonne mère de bénir notre voyage.

JEAN. Et puis nous irons dire adieu à M. le curé, maman !

HELENE. Oui, mon ami : c'est une bonne idée que tu as là et qui me fait plaisir.”

Le jour commençait à briller, mais ils n'avaient pas loin à aller ; l'église et le presbytère étaient à cent pas. Ils marchèrent tous les trois en silence ; la mère se sentait brisée du départ de son enfant ; Jean s'affligeait de la solitude de sa mère et Jeannot songeait avec effroi aux dangers du voyage et au tumulte de Paris.

Ils arrivèrent devant l'église ; la porte était ouverte, Hélène entra suivie des enfants, et tous trois se mirent à genoux devant l'autel de la sainte Vierge. Hélène et Jean priaient et pleuraient, mais tout bas, en silence, afin d'avoir l'air calme et content. Jeannot soupirait et demandait du pain et un voyage heureux, suivi d'une heureuse arrivée chez Simon.